

LES  
ALLUMETTIÈRES

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les allumettières / Marjolaine Bouchard

Nom : Bouchard, Marjolaine, 1958- , auteure

Identifiants : Canadiana 20210047054 | ISBN 9782897834876

Classification : LCC PS8553.O77434 A45 2021 | CDD C843/.54—dc23

© 2021 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2021

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Marjolaine Bouchard

LES  
ALLUMETTIÈRES



LES ÉDITEURS RÉUNIS

## De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

### *Les jolis deuils*

1. *Retour à Port-aux-Esprits*, 2019
2. *Promesse de printemps*, 2020
3. *Horizons bleus*, 2020

### *Les belles fermières*, 2018

### *Les portes du couvent*

1. *Tête brûlée*, 2017, 2021
2. *Amours empaillées*, 2017, 2021
3. *Fleur de cendres*, 2018, 2021

### *Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre*, 2015

### *Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses*, 2014

### *Le géant Beaupré*, 2012

### *Alexis le Trotteur ou les trois mourures du cheval du Nord*, 2011

*À mon petit-fils Léon,  
cher miracle entré dans ma vie  
qui a su rallumer mon cœur et ma plume.*



# Prologue

Une brouille, menue et maigre, et pourtant de nombreux hommes m'effleurent du bout des doigts. La plus populaire de mon temps, j'ai supplanté toutes leurs autres flammes.

Une simple pression de l'ongle me réveille. Une étincelle, un scintillement puis ma lumière jaillit, éclairant les nuits noires, réconfortant les âmes sombres et les corps tremblants.

Aux moments de détente, j'allume pipes, cigarettes et cigares pour que montent les gracieuses volutes bleutées s'enroulant aux réflexions oiseuses.

Je fais danser les flammes dans les foyers pour réchauffer les cœurs, je fais ronfler la cuisinière où mijotent ragoûts et potages.

Je mets le feu aux poudres, faisant grésiller la mèche jusqu'aux explosifs qui fractionnent les montagnes de roc et brisent les embâcles.

Nul besoin de silex ni de pierre ni de briquet, nul besoin d'entretenir les braises jusqu'au lendemain. Qu'on me sorte de ma petite boîte, qu'on me frotte, me gratte ou me craque, je flambe, je danse et me consume en me tordant. Très vite, tout le monde m'adopte et je domine le marché. Rien de surprenant, car je coûte peu à produire et on me vend à un prix modique. En plus, nul besoin d'une bande rugueuse pour me réveiller, nul besoin de boîte ainsi équipée.

J'ai brûlé la peau, pourri les os, corrodé les poumons. Parfois, on m'appelle Lucifer.

Pour que je puisse entrer dans tous les foyers du pays, des femmes ont travaillé dix à douze heures par jour, souvent au péril de leur vie et pour des salaires de misère. Dans des conditions dangereuses, elles ont combattu, fait la grève, lutté, gagné, perdu, à bout de souffle pour un bout de soufre.

Comme elles, je suis efficace et tenace.

J'ai une petite tête trempée d'idées noires, enduite de phosphore blanc, fichée sur un fin fragment de bois. Une innovation scientifique remarquable.

Je suis l'allumette chimique.

C'est moi qu'une ménagère de Hull a craquée, le 26 avril 1900, pour allumer le feu et cuire le dîner. Qui pourrait m'en vouloir de la suite des choses? Personne ne savait que la cheminée était défectueuse.

# Partie 1

## La dormance



# I

*Hull, 26 avril 1900*

Onze heures moins quart. Bientôt l'heure du dîner. Une main sur le ventre, l'autre qui lui frotte les reins, Anna atteint la fenêtre et l'ouvre pour respirer l'air printanier. Un vent sec et relativement chaud pour la saison souffle du nord. À travers les odeurs de papetières et de bois flotté, Anna distingue celles des herbes neuves et le gazouillis d'un rouge-gorge haut perché dans un érable, petite boule au ventre orange vif tranchant sur le bleu profond de ce ciel matinal. Elle l'observe quelques instants puis s'abandonne à un tour d'horizon de la ville, de ce qu'elle en voit, deux ou trois rues, des maisons, quelques bâtiments bruns et sales. Un moment de calme avant la cohue ordinaire.

Là-bas, à deux coins de rue, sur Chaudière, orange autant que l'oiseau et plus agitée, une flamme puissante fuse subitement d'une cheminée. Un bouquet d'étincelles jaillit, que le vent éparpille sur les bardeaux du toit. Les étincelles rebondissent, déboulent sur la pente; un feu d'artifice qui n'a rien de festif. Anna contracte ses mains. Un bardeau s'embrase, puis un autre, bientôt un coin de la toiture de bois prend feu.

— Enfer et damnation!

Elle ne rêve pas. On lui a dit que ça existait, elle le sait, mais de voir ça de ses yeux...

Nature inquiète, Anna ne met pas longtemps à réagir. Elle referme la fenêtre et appelle ses enfants d'un ton impérieux. Presque un cri.

Jérémie et Albert retontissent dans la cuisine sans tarder.

— Où sont les deux petits? (*Elle se tourne vers Jérémie.*) Va les chercher en haut, vite. Mets-leur leurs bottines.

Elle tente de garder son calme, mais elle respire par saccades, s'essouffle dans son gros ventre.

— Maman, qu'est-ce qu'y a? s'informe Albert, perplexe. Énervez-vous pas de même. La bedaine va vous exploser.

Au même moment, Béragère et Irénée reviennent de l'école.

Anna secoue la tête, lâche quelques *doux Jésus*, se passe une main dans les cheveux et désigne par terre une caisse de bois et des sacs de farine vides.

— Y a le feu sur la rue Chaudière! Remplissez-moi cette caisse pis les sacs avec le linge, pis l'horloge, pis des chaudrons. Ça presse! Irénée, va atteler.

Irénée court à la fenêtre et lance un cri qui hésite entre la frayeur et la résignation.

— La maison des Guimond brûle!

Albert se précipite près de lui:

— Oh non, c'est su' les Kirouac! Mes amis Émile pis Jules vont brûler! Faudrait que j'aïlle!

— On dirait plus que c'est du côté des Dumais, observe Béragère. Qu'est-ce qui va arriver? Clémence pis moi, on voulait jouer à la balle, sur le mur de l'école, après-midi.

— T'es certain que c'est pas Caron & frères. Oh! Regardez-moi c'te boucane! Ça vient de prendre sur la grange à côté de chez les Kirouac.

Jérémie arrive avec les plus jeunes. Le nez collé à la vitre, ils tentent tous d'évaluer la progression de l'incendie, mais la fumée voile soudain une partie du décor et on n'y voit plus très bien.

— On s'en va, pis tout de suite, ordonne Anna. Peu importe quelle maison y passe. Le vent souffle de notre bord. Vite !

Sans plus attendre, en moins de quinze minutes, les six enfants, un matelas fatigué, deux courtepointes, quelques meubles, l'horloge, un peu de vaisselle et des victuailles s'entassent sur la charrette. Malgré les invites d'Albert, Anna grimpe la dernière, difficilement, ralentie par cet inconnu en elle qui pèse déjà son poids d'espoir et d'amour.

Des voisins, les Gaudreau et les Gagnon, s'agitent déjà dans la rue, ils sortent des chaises, des berceaux, des caisses, des lampes dans une cohue infernale. On s'informe de M. Dufresne, l'octogénaire qui vit seul ; on s'échange des questions pressées : « Avez-vous tout votre monde, madame Dupuis ? », « Voulez-vous prendre mon plus vieux, monsieur Gagnon ? » Pleurs d'enfants, appels de mères épouvantées, craquements sinistres : quel dieu, de là-haut, ou quel diable de l'enfer vomit cette catastrophe sur la ville si paisible ? Le soleil disparaît et les nuages ternes diffusent maintenant une clarté livide. À la rumeur des rues et des ruelles se mêlent le crépitement et les explosions occasionnelles du brasier en progression : *une véritable apocalypse*, songe Bérangère, la plus vieille et la plus religieuse de la famille, d'une religiosité frileuse et inquiète, croyant que le Jugement dernier les frappe en ce matin d'avril, quelques jours après Pâques.

Le feu continue son chemin, s'amusant à bondir de toiture en toiture, et s'attaquant sans peine ni retenue aux modestes maisons de bois alignées sur la rue Chaudière. Se nourrissant de sa propre fureur, avalant ce qu'il peut, jetant au sol tout le reste, tout ce qu'il ne peut ronger, il atteint la rue Wright dont il enveloppe en cinq brèves minutes les habitations de bois, pour sauter ensuite sur celles de Wellington, les emmaillotant de ses langues sulfureuses, puis sur la Main il semble se reposer un instant avant d'exhiber

sa puissance déraisonnable. Les tisons ardents tombent sur les bardeaux qui se détachent des toits et qu'emportent plus loin les bourrasques. On dirait qu'Éole encourage tout ce raffut.

Frénétiquement, Anna secoue les rênes pour accélérer l'allure, mais la jument s'énerve, se cabre, hennit et piétine. Elle n'est pas aveugle, la Noiraude, et pas si bête non plus. Anna fouette plus fort et crie.

— Marche donc ! Allez, ma belle Noiraude !

La bête détale soudain, direction nord, vers le lac Flora, pendant que d'autres voitures roulent à contresens, à la recherche d'un parent, d'un père ou d'un fils encore à l'usine. Anna espère qu'Isaïe est au courant. *Comment pourrait-il ne pas savoir ?* Ça crie, ça hurle, les chevaux avancent en pagaille, leurs claquements de sabots et les hurlements des enfants sont emportés dans la tornade des tisons fous. Les deux petits Lépine se serrent fort l'un contre l'autre. Les plus grands observent, s'étonnent et pointent le doigt ici, sur cette vieille femme qui court à l'envers du bon sens, et là, sur ce jeune homme qui aide un infirme à grimper sur le siège d'un boggie de fortune que tirent deux hommes.

La voiture d'Anna emprunte la rue Alma. Les chevaux sont rares. Là, les gens fourmillent avec leurs effets empilés en tas, espérant la voiture d'un bon samaritain pour le transport. La majorité n'a qu'un tombereau ou une brouette qu'on tire ou pousse avec peine.

Sur Victoria, ceux qui n'ont pas de roulant déplacent leurs biens à bras, d'un coin de rue à l'autre et, dès qu'ils ont le dos tourné, des voisins malveillants en profitent pour leur chiper le plus précieux de ce pauvre patrimoine.

Une bataille éclate entre deux hommes, coupant le passage au beau milieu de la rue. Des badauds essaient de les séparer, leurs épouses tentent de les raisonner. Impossible de continuer par là. Tout à coup, le retentissement des sirènes engloutit les insultes et les jurons. Anna dirige son attelage vers la rue Alfred. Elle tourne

la tête pour regarder derrière. Là-bas, le monstrueux brasier dévore les maisons qui s'écroulent dans des gerbes d'étoiles et des bruits de fin du monde. Le long des rues, les familles courent et cherchent à s'abriter. Là, une carriole filant à toute allure la double en semant des objets sur le chemin. Une foule terrifiée envahit le passage, ça se pousse violemment, ça joue du coude, ça implore. Une femme âgée s'accroche à la voiture d'Anna : la veuve Trudel, à bout de souffle et en larmes, se tient près d'un meuble qu'elle ne peut traîner seule.

— S'il vous plaît, quequ'un, emmenez-moi avec mon moulin à coudre. C'est mon seul gagne-pain. S'il vous plaît. Pour l'amour de Dieu.

Une crampe soudaine scie le ventre d'Anna.

— Irénée, Jérémie, vite, aidez M<sup>me</sup> Trudel à monter.

Il reste peu de place et on sacrifie deux chaises pour installer la veuve et sa lourde machine.

— Dieu vous bénisse, souffle la veuve. Avant vous, dix voitures me sont passées sous le nez. Les gens faisaient semblant de pas me voir. Je sais pas comment vous remercier.

Les enfants se serrent les uns contre les autres le long des ridelles. Béragère prend Georgina sur ses genoux. À trois ans à peine, la petite sœur a assez de jugeote pour comprendre le drame qui se joue. Elle se blottit sur le flanc de la plus grande, sanglote et renifle discrètement pour ne pas l'inquiéter outre mesure.

— Notre maison va-t-y brûler, elle aussi ? demande-t-elle tout bas, dans le chahut des roues sur le pavé et la clameur générale.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais si elle brûle, on va en reconstruire une autre plus belle, répond Béragère pour la consoler.

— Oui, mais j'ai oublié ma catin, gémit plus fort la petite.

— Pleure pas, là. On va faire un beau tour en charrette. Pis demain, on va aller la chercher.

À l'avant, toujours aux commandes de l'attelage, Anna pousse un cri. Une autre crampe la secoue. Le cheval réagit, donne des coups de collier impérieux et réussit à fendre le flot mouvant des piétons. Les eaux s'écoulent entre les cuisses d'Anna ; sa robe en est trempée sous ses fesses. Combien de temps tiendra-t-elle ? Si on pouvait rouler plus vite. Cependant, le chargement avance lentement dans la folie, poussé derrière par des crépitements furieux entrecoupés d'explosions, le bruit de maisons qui s'écroulent, les aboiements des chiens et des gens épouvantés. Le défilé chaotique grossit : des dizaines et des dizaines de voitures chargées à bloc martèlent maintenant le pavé. Les sirènes de la Hull Lumber retentissent, appelant à l'aide toutes les équipes de pompiers.

Certaines personnes descendent les rues et se dirigent vers la rivière des Outaouais, espérant trouver refuge sur la rive. Anna remonte vers le lac Flora, résolument. C'est ce que lui a conseillé Isaïe, il y a quelques années : « Si y a le feu, pars tout de suite. Emmène les enfants au lac Flora. Attendez-moi là. » Ce conseil empreint de tendresse sonnait comme un ordre qui ne se discute pas. Anna obéit, confiante, même si en d'autres occasions, Isaïe n'a pas toujours eu un jugement sûr.

À présent, à mi-chemin, ce conseil s'émousse, Anna résiste à cette injonction d'autrefois parce que ce lac, qui avait la fâcheuse habitude de sortir de son assiette chaque printemps, a été drainé partiellement par un canal, une dizaine d'années plus tôt. En plein cœur des quartiers ouvriers, devenu stagnant depuis, le lac Flora recevait les déchets de tout le monde. Après les inondations, ce n'était guère mieux, on disait que certains germes de maladies couvaient dans les eaux croupissantes. Dire qu'au temps de sa jeunesse, les garçons venaient pêcher dans ses eaux claires et que des hommes chassaient le petit gibier dans les boisés environnants. Dire qu'à une époque révolue qui grouillait toujours dans

le cœur d'Anna, une époque chaude et facile, on avait appelé ce lac *Flora* parce que de jolies fleurs aquatiques en parsemaient la surface.

Le visage et la voix d'Isaïe s'interposent entre elle et sa songerie : « Va au lac Flora ! » Au moins, avec ce point de rendez-vous, il saurait où retrouver la famille au sortir de l'usine, s'il peut en sortir indemne.

\* \* \*

Onze heures et demie. Leur maison de bois, rue Vaudreuil, s'est sûrement effondrée. Anna chasse cette image. Elle jette un œil sur sa marmaille.

De plus en plus régulières, des crampes lui tenaillent le ventre par vagues plus ou moins fortes. Pourvu que ce soit une fausse alerte. Pourvu que le travail s'arrête. Pourvu que... En voilà une autre, ça monte, ça monte... plus haut, plus intense, elle se plie en deux, se redresse, inspire, expire, comme une naufragée sortant de la mer. Elle se tourne vers ses passagers et interpelle son plus vieux.

— Irénée, prends ma place.

Elle essuie comme elle peut d'un pan de sa robe le siège humide et tend les rênes à son fils. Tant bien que mal, elle traverse dans la caisse et s'en remet à la veuve Trudel.

— Je peux pas croire que je vas enfanter dans cet enfer, soupiret-elle.

— J'vas vous aider. Inquiétez-vous pas. J'ai déjà délivré mes filles pis des voisines, aussi.

— Une chance que vous êtes là. C'est Dieu qui vous a mise sur notre chemin.

Midi moins quart. Vers le sud, on dirait qu'un volcan a poussé sous la ville et crache ses entrailles. Le ciel s'obscurcit sur les faubourgs rougeoyants. En une petite heure, le feu a mangé le tiers

des habitations. Là-bas, vers le site de la compagnie Eddy, la cour à bois flambe. La Hull Lumber brûle aussi. Insatiable, l'immense brasier enjambe la rue Bridge et plonge sur les dix mille tonnes de papier de la manufacture. Le monstre n'en a pas assez, il se rue ensuite sur la fabrique d'allumettes : vingt mille caisses de fines baguettes enduites de phosphore déflagrent, générant un surprenant feu d'artifice. Les flammes prennent en force et dégagent une telle chaleur que les pompiers doivent battre en retraite et abandonner leurs boyaux qui répandent des eaux inutiles.

Dans la caisse de la charrette, petit radeau en mer mouvante, Anna s'étend sur le matelas en geignant.

— Cette fois, j'espère que c'est fini, que c'est notre dernier, halète-t-elle.

Bérangère confie Georgina à Irénée, s'assoit près de sa mère et étend la courtepoinle sur son corps.

\* \* \*

Quand la voiture atteint la berge du lac Flora, Anna pousse un léger soupir de soulagement, mais elle sait bien que le pire s'en vient.

D'autres familles affluent sur les rives, espérant y trouver refuge. Debout sur les voitures ou sur les buttes, impuissants et nerveux, les gens étirent le cou pour tenter de voir si, au loin, leur maison tient toujours, si l'église, le couvent, l'édifice municipal échapperont à cette fournaise vivante. Un homme a grimpé son jeune fils sur ses épaules : l'enfant décrit de son mieux ce qu'il voit et ce qu'il ne voit plus, les repères effondrés. On attend, on scrute, on se regroupe, quelques femmes sanglotent et leurs pleurs suscitent ceux de leurs petits, comme un bâillement en appelle un autre. Une femme pique une crise et invective le feu, comme elle s'emporterait contre un mari ivre. Assis en boule, la tête sur les genoux, un enfant gémit, car il a perdu sa mère. Encore d'autres gens accourent, apportant des nouvelles, jamais bonnes, de plus en plus tragiques.

À l'odeur d'eau croupie que dégage le lac se mêle celle de la suie et de la fumée. Anna lâche un grand cri.

— Isaïe !

M<sup>me</sup> Trudel s'énerve patiemment. Elle n'a rien sous la main pour procéder à un accouchement.

— Descendez de la charrette, les enfants, ordonne-t-elle. Restez pas loin, juste là, près de l'arbre. Bérangère, trouve des linges, des serviettes ou ben des couvertes dans vos bagages. Après, tu vas m'assister.

— Mon septième, soupire Anna. Le chemin est sûrement ben fait, mais ça fait pas moins mal. Y m'a l'air pressé de sortir. On dirait que je sens la tête. Aidez-moi, madame Trudel. Regardez don' voir.

D'autres réfugiés arrivent avec des témoignages abominables. Ils parlent du diable en furie et des vents fous qui attisent toujours plus fort et plus loin cet enfer. Untel crie que les pompiers de Montréal, de Brockville et de Peterborough ont été appelés en renfort. Avant qu'ils se pointent, il en passera, de l'eau sous le pont.

Anna entend tout ça confusément, elle a perdu le contrôle de son corps. Elle crie et pousse. N'en pouvant plus d'entendre ces hurlements, Irénée emmène Jérémie, Albert, Benoît et Georgina à distance, à travers les hommes et les femmes épouvantés. Ils se tiennent par la main. Des particules de cendres et des papillons noirs flottent dans l'air et enduisent leurs visages de suie. Benoît a faim.

— Maman a-t-y apporté de quoi manger ?

À deux heures, un homme passe près d'eux en courant, les bras en l'air.

— Le feu traverse la rivière !

Il explique à qui veut l'entendre que les glissoires à bois ont brûlé et que les piles de planches et de billots en flammes déboulent dans la rivière, que ces planches et billots s'entremêlent et forment maintenant une traverse pour le feu.

Anna pousse encore plus fort, le visage crispé. Elle s'accroche à ce qu'elle peut. M<sup>me</sup> Trudel surveille l'avancée du travail et l'encourage.

Un raz-de-marée lui soulève l'estomac et parcourt Anna du bassin à la gorge dans une convulsion atroce. Le ressac lui scie les lombes, remonte et crève dans sa bouche en secouant son tronc sur le matelas. Un cri rauque, incontrôlable, surgit de ses tripes; elle rend des vomissures mêlées de bile qui s'écoulent sur son menton. Épuisée, elle cherche son air, un quelconque équilibre. Le mal de mère. La boucane n'aide sûrement pas, ni les particules grisâtres dont s'emplit l'air ambiant. Ses reins suppliciés, à chaque impulsion de houle, et tout l'intérieur veulent sortir de sa coque par un hublot minuscule. Comment avait-elle fait, les autres fois? La souffrance efface son douloureux souvenir. Ça dure depuis combien de temps? Des heures. Bérangère essuie les lèvres et éponge le visage d'un linge pendant que M<sup>me</sup> Trudel surveille l'arrivée du petit navigateur menant ce vaisseau.

— Je tiens la tête. Là, là, c'est beau. Respirez un peu. On attend la prochaine. Ça va bien aller.

À quatre heures, le vent change de direction et souffle maintenant du sud-est. Le feu court encore sur les billes ballottées dans les courants impétueux de la rivière. Inassouvi, le diable rouge s'attaque aux montagnes de bois dans les cours des scieries Gilmour et Hughson. La pression manque dans les conduites des boyaux à incendie; une lutte vraiment inégale fait qu'Ottawa flambe, le palais de justice, le couvent des Sœurs grises... rien n'est épargné.

La tempête agite toujours le corps d'Anna.